

C'est tout vu!

Diana Krall

☆☆☆☆☆ Voil实现 déjà bien dix années qu'elle domine de la tête et des épaules cet art délicat qu'est le jazz vocal féminin. Oui, Diana Krall est un phénomène, et quand elle débarque à la Philharmonie pour l'ouverture du «Luxembourg Festival», c'est tout un pays qui est en effervescence. Et pour admirer la belle et se laisser bercer par sa voix envoûtante, le public est même prêt à squatter les escaliers ou un bout de mur, dans une arène pleine comme un œuf.

Quelques mois après un bel album, *Quiet Nights* (écoulé dans le monde à un million d'exemplaires), la Canadienne retrouve la scène en quartet (contrebassiste, batteur et guitariste). Perchée sur des talons aiguilles interminables, enveloppée dans une robe mauve, l'artiste a offert une prestation tout en retenue et sensibilité, ouvrant le bal avec un de ses classiques, *I Love Being Here With You*, dynamique et entraînant.

Et c'est bien dans ce domaine qu'elle excelle. Penchée sur le clavier, elle est très impressionnante d'intensité et de swing, en particulier sur ces morceaux enlevés. Le pied tape la mesure et la voix s'emballe, au point qu'après ses envolées lyriques et sa fougue musicale, elle halète, cherchant le second souffle. Sur les standards de la chanson américaine, Diana Krall se montre à son avantage, combinant un sens du rythme efficace et une grande musicalité.

Par contre, on la sent moins à l'aise sur les pièces plus lentes. Dans ces moments suaves, si elle revient irrémédiablement aux vinyles de son père, à sa passion d'enfance pour les maîtres du «stride» et Nat King Cole, Diana Krall semble plus distante, presque éloignée de son sujet. Tournée vers le public, les jambes croisées, elle pianote du bout des doigts, se trompe de morceau ou oublie une partie d'un autre. Tout ça en s'amusant franchement.

L'artiste sait prendre du retrait, plonger dans l'ombre, laissant des respirations pour les musiciens, autorisés à prendre des chorus assez longs, en particulier à la guitare (l'excellent Anthony Wilson). Qu'importe de pouvoir jouer lent, l'importance semble être ailleurs.

Car la vraie nouveauté, en dehors des fréquentes orientations latino-jazz de son répertoire (*So Nice, Quiet Nights, The Boy From Ipanema*) - reflets de son dernier album - c'est que Diana Krall, taxée souvent de froideur, apparaît clairement détendue, assurée, bien loin de cette image d'icône glacée que certains lui reprochaient. On est même clairement dans l'intime, avec, entre les chansons, des moments de franches rigolades.

La tête dans les étoiles, elle révèle sa vie de famille et son rôle nouveau de mère, évoquant régulièrement ses jumeaux, Dexter et Frank, et le père de ceux-ci, Elvis Costello. «Je vous embête avec toutes mes histoires? Ça m'est égal», lâche-t-elle, espiègle et arrogante, devant une salle enjouée. Qu'on se le dise, la musique n'est peut-être plus aussi centrale pour Diana Krall, d'où ce léger détachement visible sur scène. Mais tout cela s'achève comme d'habitude - après un show d'1 heure 40 - avec des applaudissements, tout en délicatesse et en douceur.

G.G.

